

II

*Madame de Campagnac*

Le duc de Parisis ne passa que trois jours à Paris, plus que jamais décidé à vivre avec Violette dans la solitude de Parisis.

Les amoureux vivent beaucoup du temps passé. Ils égrennent le chapelet des souvenirs avec la religion des choses consacrées. Violette aimait à se retourner vers cette première année de ses douleurs où elle pouvait dire comme Sophie Arnould : « Ah ! c'était le bon temps, j'étais si malheureuse ! »

Elle parlait souvent de madame d'Entraygues; elle s'en voulait de n'avoir été qu'une fois prier sur sa tombe. C'était aussi un des

plus chers souvenirs de Parisis. Vingt fois ils s'étaient reparlé de cette scène dramatique où Octave avait ramassé Violette baignée dans son sang à la porte de la comtesse, avenue de la Reine Hortense.

Chose étrange qui leur semblait providentielle : le coup de revolver que s'était tiré Violette avait frappé sous le sein tout juste à la même place que le coup de pistolet de M. de Fontaneilles avait frappé Octave. La mort n'avait pas voulu d'eux, quoique la balle, de part et d'autre, eût frappé le cœur et la poitrine.

— Nous sommes deux Parisis, dit Octave à Violette. C'est la fatalité qui nous a frappés, par là nous avons payé notre tribut à la légende, nous n'avons plus rien à craindre, nous pouvons nous aimer en toute quiétude.

Ce jour-là, il leur vint une lettre de madame de Campagnac, datée de Moscou.

— Moscou ! s'écria Violette, qu'est-elle donc allée faire là !

— C'est bien simple, dit le duc de Parisis, elle a tourné au romanesque, elle fera le tour du monde pour allumer son cœur jusqu'à ce

qu'elle trouve un Kremlin. Lis plus tôt ; tu verras qu'elle est prise par quelque nouvelle passion.

*Chère Violette,*

*Je suis bien triste de ne pas vous voir, vous qui êtes tout ce que j'aime le plus au monde. J'ai tant de choses à vous dire ! Et je voudrais tant savoir ce que vous devenez ! On me dit que le duc de Paris est retrouvé. Je ne m'en étonne pas trop ; il y a du miracle dans cet homme et il mérite qu'on lui applique ce vers amoureux fait sur le comte d'Orsay :*

*Il mourut tant de fois qu'il doit être immortel.*

*C'est à vous qu'est réservée cette immortalité. Si le bonheur vous vient, vous l'avez payé assez cher, ma belle Violette. Tout se paye ici bas, mais surtout le bonheur ! J'en sais quelque chose.*

*Est-ce la peine de vous parler de mes pérégrinations en Calabre, en Hongrie et en Russie ? Je ne vous ai pas écrit, parce que j'étais toujours sur le point de retourner à Paris, mais me voilà emprisonnée ici, vous*

*le dirai-je, dans un amour nouveau. Tout le monde me fait fête, on me trouve belle, on m'écoute dire des bêtises et on dit que j'ai de l'esprit. Je n'en crois pas un mot.*

*Je suis partie de Trieste avec un jeune Hongrois, grand seigneur de la tête aux pieds, qui me met tous les jours sur un piédestal de marbre comme une divinité. C'est une adoration, à ce point qu'il me semble que je ne suis née que depuis que je le connais.*

*Vous comprenez qu'il m'a fait oublier bien vite l'homme des Calabres. J'ai cela de beau que je ne m'obstine pas dans le mal. C'était décidément un brigand avec beaucoup de circonstances atténuantes.*

*Nous nous retrouverons cet hiver à Paris où mon bel ami viendra cacher son bonheur. Dites-moi ? Est-ce que le Palais Pompeïen est toujours à vendre ? J'ai écrit à Lesseps qui ne m'a pas répondu. Voyez donc Houssaye ou Quinsonas : nous avons de l'argent plein nos poches. Il est bien entendu, qu'une fois à Paris je ne connaîtrai mon prince que de bien loin. Il faut toujours montrer le pavillon de la vertu. Je m'aperçois que je bavarde,*

*mais nous aurons beau faire, ma chère Violette, notre vertu primitive nous empêchera toujours de mal faire en faisant mal.*

*Ecrivez-moi bien vite, dites-moi que le duc de Parisis est à vos pieds et dites-lui que je lui rendrai là haut « l'heure du diable. » Il faut bien payer ses dettes.*

*J'embrasse vos deux violettes, car vos yeux ne sont-ils pas deux violettes de Parme.*

*P. S. J'allais signer et ne pas vous donner de nouvelles de la poudre de Cagliostro. Sachez donc que me voilà rajeunie de cinq ans, grâce à ce sortilège. Quand vous me verrez, vous n'en douterez plus. Voulez-vous le mot de l'énigme? La poudre de Cagliostro donne le sommeil sans rêve. C'est le repos absolu. Toutes les fatigues visibles s'effacent comme par magie. Pendant un mois je dormais dix-huit heures par jour, je ne me reveillais que pour me rendormir. Il viendra un temps — après le temps des guerres — où on ne se préoccupera plus de faire tuer les gens, mais de les faire vivre dans l'éternelle jeunesse.*

Violette passa la lettre à Octave :

— Voilà pourtant votre ouvrage, dit-elle, voilà ce que vous avez fait d'une vertu irréprochable.

Octave se rappela en souriant comment madame Campagnac était venue chez lui, comment elle avait voulu fuir, comment il l'avait retenue au pied de l'escalier. C'était l'histoire de madame d'Entraygues.

Pendant que Violette répondait séance tenante à madame de Campagnac, Parisis, l'insatiable amoureux de toutes les femmes, regrettait de n'avoir pas, comme il en avait eu l'idée, couru les aventures en Russie. Il aimait beaucoup les femmes russes.

Il est vrai qu'il aimait beaucoup les Parisiennes, les Polonaises, les Viennoises, les Italiennes, les Espagnoles et les Irlandaises; les brunes et les blondes, les châtaines et les rousses, mais il faut lui rendre cette justice qu'il avait le culte de la beauté.

La Russie est beaucoup moins loin de la France que l'Allemagne. Entre la France et l'Allemagne il y a les deux rives du Rhin, rives de deux mondes; entre la France et la Russie, il y a le trait-d'union de l'esprit. Ja-

mais deux peuples n'ont été plus près de s'entendre et de se confondre. Ce ne sont pas les mêmes lois, mais ce sont les mêmes mœurs. Les mœurs font les lois. Où parle-t-on bien la belle langue du dix-septième siècle, si ce n'est en Russie? On a dit : « Grattez le Russe vous trouverez le Cosaque. » On pourrait dire : « Grattez le Russe vous trouverez le Français. » En quel pays nos artistes sont-ils mieux accueillis? Les traditions de la grande Catherine sont toujours vivantes. Diderot et Voltaire ont encore droit de cité dans le palais impérial. Qui donc protège mieux les gens de lettres que la grande-duchesse Hélène, qui protège mieux les peintres que la grande-duchesse Marie? Mademoiselle Rachel, qui avait fait le tour du monde, disait que la Russie seule l'avait traitée en enfant gâté. La Patti en revient toujours constellée, Théophile Gautier s'est présenté dix ans à l'Académie française, il a été le premier jour de l'Académie de Saint-Petersbourg. On pourra dire longtemps encore : *C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.*

C'est que les Russes se préoccupent beau-

coup des choses de l'esprit, tandis que les Français de l'heure présente se préoccupent beaucoup des choses de l'argent. Le loisir fait le philosophe et l'homme du monde. Paris n'est plus qu'une immense roue d'Ixion. Aussi les chercheurs de romans seront bientôt obligés de s'expatrier pour trouver des aventures.

Les femmes les plus romanesques du globe sont les Polonaises, mais les Russes ne donnent pas leur part à leurs voisines. Celles-là aussi savent courir toute la gamme de l'amour. L'hiver à la cour, l'été dans leurs terres, elles bâtissent des châteaux en Espagne sur le sable mouvant des voluptés. Les unes se contentent du rêve, disant comme Gérard de Nerval et madame de Montmartel : « Le rêve c'est la vie ; » les autres vont plus loin ou plus près, comme madame de Campagnac : elles étreignent leur passion, mais tout en poursuivant leur idéal.